

Seamus Smyth

Rouge Connemara

*Traduit de l'anglais par Catherine Cheval
et Marie Ploux*

Fayard

Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal

Couverture : Cheeri
Photographie : Plainpicture

ISBN : 978-2-213-63704-4

Titre original : *Red Dock*

© Seamus Smyth, 2001.
Librairie Arthème Fayard, 2011, pour la traduction française.

*Pour Phyllis Anne,
l'amour de ma vie, la vie de mon amour*

*Toute ma reconnaissance, à profusion,
à mon agent, Svetlana Pironko.*

PRÉFACE

En Irlande, l'Église catholique a assuré la gestion d'orphelinats pendant la majeure partie du XX^e siècle. Dans les années 1990, ces établissements ont été dénoncés comme autant de « goulags » irlandais.

Beaucoup de survivants sont sortis de l'ombre pour raconter leur histoire.

Beaucoup ne l'ont pas fait.

En mai 1999, le Premier ministre de la République d'Irlande a déclaré officiellement : « Au nom de l'État et des citoyens de ce pays, le gouvernement tient à présenter aux enfants qui ont été victimes de ces maltraitances ses plus sincères excuses pour n'avoir pas su, collectivement, intervenir en leur faveur, percevoir leur détresse et leur apporter aide et assistance. »

RED DOCK

Vous voulez gagner des millions ? Alors, surtout, n'allez pas travailler. Cinquante piges à se faire chier et, en deux coups de cuiller à pot, un connard creuse un trou et vous balance au fond : « Il était tellement sympa. Il va cruellement nous manquer. » Conneries, tout ça. Non, suivez mon conseil : bossez moins pour vivre plus.

Je vous entends d'ici : « Cause pour toi, mon salaud. Mais *nous*, on se les fait comment, les millions ? » Bonne question. Vous pouvez toujours tenter le kidnapping, quoique, personnellement, j'aurais tendance à vous le déconseiller. Pour ce que j'en sais, c'est toujours une source d'emmerdes. Enlever quelqu'un, c'est du gâteau, mais ramasser la rançon, c'est pas de la tarte. Soit la victime perd la boule et se fait repérer en tentant de s'échapper, soit un tas de mouvements divers trahissent votre planque et, en un

temps record, la télé annonce la nouvelle, une voisine un peu trop curieuse se dit : « Oh, mais attendez une seconde... », décroche son téléphone – et vous vous retrouvez assiégé, à penser : « Putain, les cons sont partout ! »

Franchement, la seule façon de (bien) kidnapper quelqu'un, c'est de s'en débarrasser dès qu'on a mis la main dessus. Pas de commère, pas de planque, pas d'allées et venues : zéro souci. De nos jours, la rationalité, ça paie.

Voilà pourquoi j'ai expliqué à Charlie Swags qu'une fois le bébé chouravé, faudrait l'abandonner sur les marches d'un orphelinat. (Tout, sauf avoir un même gueulard entre les pattes.)

Ensuite, j'ai envoyé un mot à la mère – le truc banal : *pas de flics, du liquide* (cent mille livres, pour cette fois) – et je lui ai passé un coup de fil le lendemain matin. Elle devait avoir la main sur le téléphone, vu la vitesse à laquelle elle a réagi.

– *Oui ? Oui ? Allô ? Allô ?* elle a fait.

Elle devait croire que j'étais dur de la feuille. J'imaginai les flics à côté d'elle, en train de lui susurrer : « Putain de merde, madame, laissez-nous donc une chance de le repérer ! »

– Mrs Winters ?

– *Oui. C'est bien moi.*

– Si vous voulez retrouver votre bébé, apportez l’argent à Kilreed aujourd’hui, à deux heures. Vous attendrez dans la cabine téléphonique devant la poste. Et venez seule.

D’accord, ce n’est pas évident, vu qu’elle avait à peine prononcé quelques mots, mais j’ai eu la très nette impression qu’elle avait les nerfs en pelote. Peut-être qu’elle ne dormait pas bien, cette femme.

Évidemment, là, vous vous dites : et comment il va récupérer l’argent, s’il n’a plus de bébé à échanger ? Pas compliqué : le kidnapping, ça sert à rendre dingos les proches de la victime, à faire diversion. Pas à gagner de l’argent.

Et d’argent, on ne peut pas vraiment dire que la mère en avait, vu le salaire du mari. Mari qu’elle devait rendre chèvre, d’ailleurs, à force de répéter « Je veux mon bébé ! » en boucle. Vous savez bien comment elles sont, les femmes. Il devait rêver de pouvoir appuyer sur le bouton pause, comme pour un magnéto.

Cela dit, elle était pas mal, cette fille : vingt ans et quelques, les cheveux blonds bouclés. Une bonne paire de nichons et niveau cul, on dira que j’en ai connu des plus menus. Allez pas croire qu’elle me plaisait – rayon femmes, je fais du 36/38 ; elle, c’était plutôt 42, au bas mot. Non, ce qui m’intéressait chez elle, c’était que son mari avait croisé la route de

Charlie Swags, et j'avais besoin de lui pour retrouver quelqu'un d'autre.

Donc, à deux heures de l'après-midi, je me suis retrouvé dans le bureau d'un hôtel, sous les toits. Jumelles en mains, j'ai vu Mary Winters entrer dans la cabine téléphonique du village de Kilreed pour y prendre mon appel. Elle avait les yeux très rouges – rapport sans doute à la colle à tapisserie dont les mecs à Swags l'avaient aspergée avant d'arracher le bébé du couffin, à la sortie de l'ascenseur d'un parking souterrain. À propos, ils avaient mélangé de l'acide citrique à la colle. Il paraît que l'idéal, pour s'en débarrasser, c'est l'Obtrex, mais il en faut des litres. Vaut mieux aller à l'hosto.

– Au prochain coin de rue, tournez à gauche, puis encore à gauche après le panneau indiquant « Whites ». Ensuite, suivez le chemin jusqu'à la ferme.

En vraie bonne femme, elle a regardé son annuaire pour savoir où se trouvait sa gauche. À se demander comment elles font, les célibataires. La moitié des nanas se marient pour savoir dans quel sens avancer.

Je l'ai regardée arriver. La ferme en question était à environ six cents mètres de l'endroit où je me trouvais. Truffée de micros, bien sûr, avec les condés planqués pas loin, prêts à bondir dès que je lui aurais rendu son bébé. C'est comme ça qu'ils avaient dû envisager les choses. Les flics ont une formation spéciale

pour ce genre d'événement, le but étant de choper le coupable.

Elle est sortie de sa voiture et elle a balayé la cour du regard pour évaluer la situation – elle devait s'attendre à me voir jaillir de derrière la grange ou un truc dans le genre –, quand son oreille a saisi ce que je voulais qu'elle entende : d'abord les vagissements d'un bébé en provenance du corps de ferme, puis la sonnerie d'un téléphone, juste derrière la porte d'entrée grande ouverte. C'était moi, au bout du fil, qui prenais de ses nouvelles.

– Posez la valise par terre et montez chercher votre enfant.

Après ça, je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé exactement, puisque je ne voyais pas l'intérieur de la ferme. À mon avis, elle s'est avancée dans l'entrée et, en levant les yeux, elle a vu un bébé dans un harnais accroché à la trappe du grenier, là où je l'avais laissé.

Pour être honnête, elle n'a pas craqué. Pas de « Oh, mon Dieu ! », ni de « Mon pauvre petit bébé ! ». Non, aucune connerie de ce genre. La seule chose que j'ai entendue au bout du fil, c'est un cri de soulagement affolé, suivi du bruit de la valise heurtant le plancher, ses pas dans l'escalier et le craquement des barreaux de l'échelle qu'elle gravissait pour aller sauver son bébé. Pour ne trouver qu'une poupée, habillée avec les vêtements que portait sa gosse,

la dernière fois qu'elle l'avait vue. Alors là, ça a fusé, elle a poussé des braillements hystériques – mais ce n'était rien, comparé à ceux qui ont retenti quand, arrivée dans le grenier, elle a vu le magnétophone qui passait la bande où j'avais enregistré les cris du bébé. Ça a été pire encore quand elle a compris qu'elle allait rentrer seule chez elle. « Ouuuhhhhhhhhhhh », elle s'est mise à couiner. « Où est mon bébé ? Où est mon bébé ? Où est mon bébé... bébé... » Bref, elle a fondu en sanglots.

La mallette contenait peut-être la rançon en liquide, mais je ne peux pas l'affirmer. Les condés avaient dû la bourrer de billets, ils ont des fonds en réserve, une caisse noire pour parer à ce genre d'éventualité.

En tout cas, je l'ai entendue dévaler les escaliers, approcher du téléphone en répétant sa ritournelle : « Où est mon bébé, où est mon bébé ? S'il vous plaît... âh... âh, dites-moi où est mon bébé ! »

– On vous avait demandé de ne pas prévenir la police.

– *Mais mon mari est dans la police ! Il est Guard¹, comment voulez-vous que je fasse ?*

1. En République d'Irlande, on appelle les policiers *the Guards*, du nom irlandais des forces de police : *An Garda Síochána na hÉireann*, littéralement : les gardiens de la paix. (*Les notes sont des traductrices.*)

C'est vrai, son mari était le sergent Chilly Winters. Un des as de la *Garda Síochána*, formé à repérer si on avait enlevé *sa* même à *lui*. Pouvait bien repérer ce qu'il voulait, tant qu'il s'agissait pas de moi.

– Si vous l'avez mis au courant, je ne peux pas vous montrer mon visage.

– *Mais qu'est-ce que j'étais censée faire ? C'est sa fille, quand même ! Qu'est-ce que j'étais censée faire... ai... ai... re ?*

– Vous arranger pour qu'il reste en dehors de tout ça.

– *Mais comment ? Dites-le-moi, s'il vous plaît... aî... aî... aît. Je ferai tout ce que vous voudrez.*

– Bon, laissez-moi réfléchir un moment et je reviens vers vous. Je ne peux pas vous dire mieux. Allez, à plus.

– *Non, attendez ! Dites-moi où est mon bébé, s'il vous plaît, dites-moi où est mon bébé. S'il vous plaît, je vous en prie...*

Pendu aux roberts d'une poule de moine, pour ce que j'en savais.

Oh, j'allais oublier : concernant l'enquête, les *Guardaí* ont poursuivi leurs investigations, savez comme ils font, et localisé mon poste d'observation – le seul endroit du village d'où on pouvait voir la ferme par-dessus les toits – grâce à mon téléphone portable. L'appareil ne comportait qu'un seul jeu

d'empreintes, celles d'un certain Ken Varden, lié à l'hôtel où je planquais. C'est donc lui qu'ils se sont mis à rechercher à ma place. Ce gars-là avait Chilly Winters dans le nez, et *vice versa*, ce qui fait que Winters avait d'excellentes raisons de le soupçonner. Le tout s'est mis parfaitement en place – sauf Ken Varden, qui en occupait déjà une autre, six pieds sous terre. Et à ce jour, Mary Winters attend toujours que je la rappelle.

Alors j'insiste, laissez tomber le kidnapping. Il y a des tas d'autres moyens de se faire du pognon. À condition d'être prêt à suivre mon exemple : utiliser le fruit de son expérience.

En ce qui concerne la fille de Mary Winters, il n'y avait franchement aucune raison de gâcher un bébé parfaitement constitué. En plus, j'en avais besoin. Aucun rapport avec Charlie Swags, ni avec qui que ce soit d'autre. Au cas où vous me demanderiez s'il y en avait un avec la vraie raison qui m'avait poussé à l'enlever, la réponse est : oui.

Ben ouais, ainsi va la vie.

Donc, je suis allé voir Conor, mon frangin.

Il s'était vachement bien débrouillé : cottage à toit de chaume à l'entrée du domaine, longue allée menant à une grosse baraque en construction, prairies pleines de chevaux et de vaches, bagnole neuve devant la porte. Bravo, superbe.

Quand je suis arrivé, il menait un cheval à la longe. Je me suis appuyé contre la clôture afin de mieux humer l'atmosphère des lieux.

J'adore regarder les chevaux. Moi aussi, j'aurais pu me mettre dans le business, si les choses avaient tourné autrement. À mon avis, c'est un truc qu'on a dans le sang. Sauf qu'avec ma canne bousillée, je pouvais plus faire grand-chose – si vous m'aviez vu en selle, vous auriez pensé que je m'étais fait débarquer par un canasson. Bizarre comme deux gars issus du même milieu peuvent aboutir aux antipodes l'un de l'autre. Ça doit tenir à un accident de naissance, j'imagine. Un grand amateur de chevaux, mon frère, donc. En d'autres circonstances, j'aurais même pu être fier de lui.

Mais revenons à nos moutons. Il a détaché le bai, lui a lâché la bride et l'a laissé cavalier.

– Belle bête, je lui ai fait.

– Pas mal.

– Je me présente : Red Dock.

– Conor Donavan. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Je suis à la recherche d'une amie. Une fille que j'ai connue à Londres, et qui s'appelle Anne Donavan. Le curé du village m'a dit que je la trouverais ici.

Tu parles ! Il ne pouvait pas la connaître, le curé, vu que tout ça, c'était rien que des bobards. Et ça

faisait des années que je n'avais pas vu une soutane. La religion, ça n'a jamais été mon truc.

La seule Anne Donovan que connaissait Conor, c'était sa fille, laquelle était la raison principale de ma visite : j'avais une affaire perso à régler.

– Elle n'a jamais mis les pieds à Londres, il m'a dit. Elle est là, dans ce cottage, si vous voulez la voir, mais elle vous répétera la même chose. Ici, elle est la seule à porter ce nom.

Serviable, le frangin. Marrant de se retrouver là à bavarder avec lui, sans même qu'il subodore qui j'étais.

Anne non plus ne m'a pas reconnu quand je lui ai servi mes salades. Je me trouvais à un mètre d'elle, mais j'aurais été l'Homme au masque de fer que ça n'aurait rien changé. Pourtant, je suis son oncle. C'est marrant : ce que l'expérience vous fait percevoir peut vous rendre sourd à la voix du sang. L'expression « il y a comme un air de famille » ne s'applique que si l'on connaît déjà vos identités.

« Tout est question de relation », m'a dit un jour un type. Je savais pas du tout de quoi il parlait, j'avais dix ans. « Sauf pour toi, il a ajouté. Toi, tu n'as aucune relation. Même pas avec ta famille. Tout le monde se fout de toi comme de l'an quarante. Du coup, je peux faire de toi ce que je veux. »

Voilà, c'est tout moi, ça : aucune relation. Ce que je fais, ça compte pour du beurre. Personne n'en a rien à foutre !

– Je regrette, mais je ne peux pas vous aider, a dit Anne.

En fait, elle m'aidait rien qu'en se tenant là, sans alliance au doigt et en âge d'enfanter (dans les dix-sept ans, quatre de moins que moi). Bien sûr, il faudrait que je trouve quelqu'un pour attester qu'elle avait accouché. Parce que j'avais quelque chose en tête : je voulais qu'Anne devienne la mère du bébé de Mary Winters. C'est vrai quoi, tous les mômes ont besoin d'une maman. Disons que c'est mon côté cucul la praline, si vous voulez. Mais dans ce cas, comme pour le reste, le problème c'est d'obtenir les documents *ad hoc*.

– Ça vaudrait peut-être la peine que j'aïlle voir le médecin du village, j'ai fait, en continuant mon délire. Il connaîtra sans doute la Anne Donovan que je recherche.

Je savais parfaitement qu'il n'y en avait pas d'autre. Mais je suis du genre à pinailler – deux fois valent toujours mieux qu'une.

Elle n'a pas eu l'air de vraiment y croire. Dans ces communautés villageoises très soudées, tout le monde connaît tout le monde, savez bien. Elle m'a

donné les coordonnées du type qui m'avait mis au monde : le Dr Skeffington.

– C'est le seul médecin du coin, m'a-t-elle dit, il consulte de quatre à six.

– Merci beaucoup.

Je ne suis pas allé le voir, le problème médical que j'avais à résoudre se traitait mieux hors des heures de consultation.

J'ai donc attendu qu'il sorte de son cabinet et s'éloigne au volant d'une Ford Cortina toute neuve. On l'avait appelé pour une visite dans une ferme située au bout d'un petit chemin de campagne trop étroit pour que deux voitures puissent s'y croiser.

Je me suis engagé en marche arrière et je me suis garé. Pour passer le temps, j'ai essayé de trouver les gagnants aux courses du lendemain, jusqu'à ce que la lumière de ses phares m'indique que sa voiture quittait la cour de la ferme. À partir de là, il a suffi que je lève le capot et que j'attende qu'il s'arrête derrière moi. Sympa, le gars. Il s'est mis en codes pour ne pas m'éblouir, il est descendu de voiture et il a fait le tour pour se rapprocher de moi, qui étais penché sur le moteur, l'air écoeuré. C'était un grand type maigre en costume de tweed, avec une moustache blanche et le cheveu rare.

– Je suis désolé, je suis resté en carafe. (Tu parles, ma Mercedes était neuve.) Je croyais ces bagnoles

plus solides. On ne peut plus compter sur rien, de nos jours.

– C’est certain, ce sont des choses qui arrivent, a-t-il répondu. Et toujours par ce genre de soirée, évidemment, il a fait en boutonnant sa gabardine.

Il avait l’air sympa. C’est ça que j’aime bien à la campagne, les gens ne sont pas compliqués. En ville, on tombe que sur des connards prêts à vous sauter à la gorge.

– Vous ne retourneriez pas au village, par hasard ? je lui ai demandé.

– Si.

– Et vous pourriez m’emmener ?

– Montez.

– Génial. Mais je ferais mieux de ne pas laisser ma voiture en travers de la route.

Il m’a donné un coup de main. Rien d’épuisant, j’avais choisi un dos-d’âne pour épargner nos lombaires. Il n’y avait plus qu’à laisser filer la caisse en roue libre jusqu’à la grand-route, à la garer bien serrée contre le talus puis à m’asseoir dans sa voiture, côté passager.

– Bon...

Et j’ai commencé à débiter des conneries en le remerciant mille fois, infiniment, etc.

– Oh, mais de rien, il a dit.

Et il a démarré, les mains sur le volant, les yeux sur la route. Un conducteur prudent, le gars. On aurait cru qu'il passait son permis.

– Vous êtes médecin, à ce que je vois.

Sa sacoche était posée à mes pieds.

– Eh oui.

– Beaucoup de travail ?

– Et comment ! On est en janvier, vous savez ce que c'est.

En effet... moi-même, je sortais à peine d'une sale angine. Soignée aux antibiotiques.

– Vous savez, j'ai continué, crachant direct le motif de mon subterfuge, un truc m'a toujours intrigué, et vous pourriez peut-être m'aider à l'élucider.

– Tiens, et de quoi s'agit-il ?

– Ben, la femme d'un de mes copains a accouché à la maison. Quand son mari est allé chercher un extrait de naissance, on le lui a donné comme ça, sans exiger la moindre preuve. Alors, la question que je me pose, c'est : comment ils ont su qu'il leur disait la vérité ? Il ne leur avait même pas amené le bébé.

– Quand une femme accouche à domicile, le médecin ou la sage-femme téléphone à la maternité du secteur, pour Clonkeelin ce serait St Martin's, à Dublin, et la naissance est enregistrée. Avant de délivrer un extrait de naissance, le bureau de l'état civil n'a plus

qu'à appeler la maternité en question et obtenir confirmation.

– Ah bon ? Dans ce cas, vous seriez peut-être prêt à me rendre un deuxième service ?

– Lequel ?

– Appeler St Martin's pour leur annoncer que vous venez de mettre un bébé au monde.

– Comment ? Mais quel bébé ?

– Une fille.

– Quelle fille ?

À mon avis, en me voyant sortir un revolver de ma poche intérieure il a dû avoir comme un pressentiment. En tout cas, sa conduite en a été affectée. Un coup d'œil sur le flingue et il a manqué se taper le talus.

– Regardez la route, j'ai fait, j'ai pas tellement envie d'appeler un médecin.

Mais comme c'était un bon gars bien tranquille, il n'a pas tardé à se ressaisir. L'avait même pas l'air de chier dans son froc, ni rien. Juste concentré sur ce que je lui disais. C'est marrant, de voir comment les gens réagissent à ce type de situation : certains se vident instantanément de leur sang – cela dit, on n'a pas toujours besoin d'un flingue pour produire cet effet-là, des bruits de pas qui s'approchent du dortoir après l'extinction des feux ont le même, et ils ne s'oublient pas –, d'autres ont la bouche qui se dessèche instantanément. Très vite, le toubib a

rejoint le second groupe – à partir de là, il a eu l’air de crever de soif. Pas grave, du moment que ça ne modifiait pas trop sa voix. J’allais en avoir besoin car St Martin’s la reconnaîtrait sans doute. J’aurais pu les appeler moi-même, c’est vrai, faire comme si j’étais le Dr Skeffington qui téléphonait pour annoncer une naissance. Mais si je tombais sur une infirmière qui le connaissait, hein ? Elle saurait immédiatement que je n’étais pas le toubib. Tandis que si c’était lui qui parlait, tout aurait l’air parfaitement authentique.

– Écoutez, je ne sais pas de quoi il s’agit, mais...

– Il n’y a pas de mais, docteur. Arrêtez-vous simplement devant cette cabine téléphonique. (Je l’avais repérée en venant.) Et ne vous inquiétez pas, la seule chose que je vous demande, c’est de les appeler, exactement comme vous le faites d’habitude. Ensuite, vous pourrez rentrer chez vous.

À mon humble avis, il vaut mieux ne pas donner trop d’infos aux gens qu’on menace de mort. Ils risquent d’imaginer que s’ils font ce qu’on leur demande, tout ira comme sur des roulettes. Évidemment, c’est du pipeau – mais mentir, c’est se protéger.

Le toubib a freiné à bloc et il est descendu de la bagnole.

– Allez-y, j’ai fait en lui emboîtant le pas, dites-leur qu’Anne Donovan vient d’accoucher.

– *Anne Donovan* ? Mais Anne n’est même pas enceinte !

Et alors, il était où, le rapport ? Y en a, je vous jure, il faut tout leur répéter une douzaine de fois.

– Passez votre coup de fil, docteur, et magnez-vous, j'ai pas que ça à faire. Allez, remuez-vous. Et n'oubliez pas de leur donner son adresse.

Il a fait ce que je lui demandais et patouillé le cadran. Quand l'hôpital a répondu, il a appuyé deux fois sur la touche A.

– Allô, Dr Skeffington à l'appareil... je viens de pratiquer un accouchement chez Anne Donovan, Clonkeelin...

Bla bla bla.

– Une fille, j'ai chuchoté.

– C'est une fille, il a ajouté. Une petite fille.

Soit dit en passant, j'avais décidé de l'appeler Frances. Frances Anne Donovan. J'aime bien ce prénom, Frances. Anne, c'était pour que la petite conserve un indice quand elle aurait grandi, puisque sa naissance venait d'être enregistrée par le médecin d'Anne Donovan.

– OK, j'ai fait, allez, en voiture !

– Je ne peux pas m'en aller ?

Aïe, aïe, aïe... je ne pouvais pas rater ça. Je n'allais quand même pas rentrer à pied en traînant ma patte folle ? Quel genre de médecin c'était, ce mec ? Il devait bien y avoir une quinzaine de kilomètres, du bled jusqu'à Dublin. C'est pas que je comptais m'y rendre direct, puisque, en plus, je devais m'occuper de la

Merco. Mieux valait qu'elle ne traîne pas trop dans le coin, l'occasion serait trop bonne pour que Winters s'exclame : « Putain, mais c'est la tire à Red Dock ! » en se demandant ce que ça voulait dire. Vous savez comment sont les flics, toujours à chercher un sens aux choses.

J'ai sauté dans la voiture pour lui indiquer où il devait se rendre. Puis, tout à coup, j'ai eu comme envie de lui titiller la mémoire.

– Vous ne vous souvenez pas de moi ?

– Non. Non, je ne me rappelle pas.

C'est vrai, j'avais pris quelques kilos depuis notre dernière rencontre.

– Vous avez fait le même appel, le soir de ma naissance.

Cette fois, il n'a pas eu besoin de flingue.

– Le soir de *votre* naissance ?

– Oui, c'est vous qui m'avez mis au monde. Ma mère s'appelait Teresa Donovan. Elle a eu des jumeaux.

À mon avis, les souvenirs n'étaient pas trop son truc, ce gars-là était plutôt du genre à regarder devant lui. Quelque chose lui est revenu pourtant – non, pas son avenir, vu que c'était son dernier voyage. Disons plutôt qu'un souvenir lui est remonté en mémoire. Pas très agréable, à en juger par la gueule qu'il tirait. À mon avis, il aurait préféré être chez lui à mater des

gueules de cons à la télé que de voir la mienne dans le rétroviseur.

– Lequel est né le premier ? j’ai demandé.

La dame concernée s’étant fait la malle en emportant l’info, il était sans doute le seul à la détenir.

– Euh...

– C’est Sean, ou c’est moi ?

– Euh...

– Arrêtez avec les « euh », doc, vous n’êtes pas en train de m’examiner les amygdales. Lequel est né le premier : Sean ou moi ?

– Euh...

Merde ! Ça devait faire un bout de temps qu’il n’y avait pas pensé.

– Seigneur Dieu, mais pourquoi me demandez-vous ça ?

S’il croyait que ce genre de baratin allait me faire taire...

– Répondez-moi.

– Mais je n’en sais rien !

– Le premier, c’était Sean, ou c’était moi ? Au fait, je suis Robert, au cas où vous ne m’auriez pas reconnu. Ravi de vous revoir, après tant d’années. Alors, lequel de nous deux est né en premier ?

C’est une question simple et Sean et moi on faisait des paris là-dessus. Lui, il misait sur lui, et moi sur moi. Des trucs de mômes, quoi.

– Bon alors, lequel est né le premier : Sean ou moi ?

– Je ne sais pas, que Dieu m'en soit témoin. Ça s'est passé il y a trop longtemps.

– Réfléchissez et réfléchissez bien. Vous en avez mis beaucoup au monde, des jumeaux que vous n'avez plus jamais revus, putain de merde ?

Rien à faire. Il s'efforçait de trouver une réponse. En vain. Et au point où on en était, s'il en avait trouvé une, elle n'aurait eu pour objectif que de me calmer. Donc, je n'aurais jamais pu le croire. C'est le problème avec ce genre de binz, personne ne s'emmerde à garder des souvenirs de vous. Bordel. Allez, Sean, je te laisse le bénéfice du doute. On dira que c'est toi qui es né en premier.

– Pourquoi nous a-t-elle abandonnés ? Et venez pas me gaver avec votre soi-disant secret professionnel à la con.

– Vous ne comprenez pas : je faisais un remplacement, mon prédécesseur était en congé maladie, je n'étais là que pour quelques mois. Comme j'aimais beaucoup cet endroit, je lui ai racheté sa clientèle quand il a pris sa retraite, il y a cinq ans. J'ai toujours officié à Dublin, mais je voulais finir ma carrière à la campagne. Je... je...

Putain ! Ça merdait complètement. Personne ne ment avec un flingue sur la gorge. Moi qui étais sûr

qu'il pourrait m'aider. Je ne lui ai pas demandé qui était mon père, il ne le savait certainement pas. Dans le cas contraire, il aurait su pourquoi on nous avait confiés à l'Assistance. « Assistance », tu parles d'un mot. Une fois, j'ai cherché dans le dictionnaire. Il y avait un paquet de définitions, mais aucune qui s'appliquait à notre situation, à Sean et à moi.

– Prenez la première à gauche.

C'était une longue portion de route étroite qui tournait brusquement.

– Et magnez-vous, espèce de taré. Allez, appuyez sur le champignon.

Jamais il n'avait dû appuyer aussi fort.

Mais impossible de le laisser divulguer cette histoire.

Je me suis plié en avant, je lui ai plaqué la tête contre le volant, assez fort pour l'assommer, et j'ai plongé derrière les sièges. Une fraction de seconde plus tard, la voiture s'écrasait contre le mur qui bordait le champ, dans le tournant. Putain, elle a fait un sacré bond, elle aussi. Suffisant pour que l'arrière se soulève. Si j'étais resté à l'avant, j'aurais bousillé ma coiffure en traversant le pare-brise. Mais là, c'était bonnard : zéro souci, zéro dégât. Une douleur au côté, rien de plus. Et encore, parce que j'avais pas ma ceinture. Bon, je suis sorti et j'ai ouvert le capot. Le problème, avec cette méthode-là, c'est que le

« bond » en question pète parfois le clapet, qui refuse de s'ouvrir. Ce qui n'aide pas à verser de l'essence sur le moteur. En général, une demi-bouteille de limonade Lucozade suffit. Faut alors faire fissa. Inutile de craquer une allumette, la chaleur du moteur suffit à enflammer l'essence, et là, on lâche le capot et on se tire à la vitesse grand V.

Une seule chose m'embêtait : si les condés le connaissaient comme un conducteur prudent, ils risquaient de sentir l'arnaque. D'un autre côté, c'était la campagne et il n'était pas rare qu'un mouton se jette sous les roues d'une voiture. Le toubib s'était fait avoir en tentant d'en éviter un, la bosse qu'il avait sur le crâne s'expliquait par le choc de sa tête contre le volant, choc qui l'avait laissé inconscient, prêt à passer au barbecue. Il est rare que les voitures pliées prennent feu, vu que le tuyau d'alimentation d'essence est sectionné, mais les médecins légistes seraient incapables de tirer des conclusions définitives. Il y avait bien aussi un hic : mes empreintes digitales, la bagnole en était couverte. Mais elles crameraient dans la même poêlée que le bon docteur. Ça vous apprendra à prendre des gens en stop.

J'ai poireauté quelques minutes pour m'assurer qu'il ne reprenait pas connaissance. Toute manière, il n'aurait pas survécu assez longtemps pour sauver sa couenne. Avant le choc, j'avais descendu presque à

fond la vitre de la portière arrière, histoire de faire de l'air. Le courant d'air accélérerait les flammes, mais les flics se demanderaient sans doute pourquoi la vitre était ouverte, un soir d'hiver. Est-ce qu'il avait un passager ? Qui ? Inutile de donner de quoi cogiter à cette bande de connards. En outre, il ne s'agissait d'accélérer les choses que de quelques secondes.

Laisser les vitres fermées, en revanche, signifie que la chaleur produite par les flammes s'accumule à l'intérieur et ne peut se libérer qu'en faisant tout exploser. Je m'étais cavale avant que ça pète, ma bouteille de Lucozade vide à la main – impossible de laisser une preuve pareille derrière soi. Quand il s'agit de cavaler, j'ai besoin de prendre mon temps, voilà pourquoi je pinaille, dans ce genre de situation. Pas question d'arrêter une bagnole non plus, imaginez ! Bon, j'ai entendu sauter les vitres. Pas un énorme bang, non. Plutôt un truc du genre pschitt... Je ne crois pas que le toubib ait pu l'entendre, ni s'en soucier. Il avait quasiment atteint le stade saignant quand ça s'est passé. Dix minutes plus tard, il était à point.

Le lendemain matin, j'ai filé à l'état civil de Dublin, où j'ai demandé un extrait de naissance pour Frances Anne Donavan et fourni les coordonnées de la mère. Ils ont téléphoné à la maternité, obtenu la confirmation et produit le document *ad hoc*. Anne Donavan se retrouvait pourvue d'un bébé prénommé

Frances, et à l'insu de son plein gré. Et alors ? Toute manière, elle n'allait pas l'élever. De Winters, la même était devenue Donovan, et elle était sur le point de recevoir une nouvelle identité. Je l'avais conduite chez des expertes de ce genre de situation.

Le jour où les deux gros bras de Charlie Swags avaient piqué le bébé, j'attendais dans le même parking, un peu plus bas. Ils me l'avaient balancé sur la banquette arrière et j'avais filé droit vers l'ouest de l'Irlande, vers un orphelinat situé dans le Connemara. Le bébé avait chialé quasiment tout du long : deux cents miles de gueulantes, dont j'avais enregistré une partie pour le grenier de la ferme Whites. Faut jamais oublier les effets spéciaux. Ce n'est qu'en arrivant à l'orphelinat que j'ai compris pourquoi la gosse braillait comme ça. Une partie de la colle pulvérisée dans les mirettes de Mary Winters avait pénétré dans son œil gauche, qui avait viré au rouge sang.

J'ai laissé un mot dans son châle disant : « *Je vous en supplie, prenez bien soin de mon bébé. Ils ne veulent pas que je le garde.* » Les bonnes sœurs penseraient qu'il s'agissait d'un enfant illégitime et, vu le message, croiraient que la mère ne pouvait pas l'élever à cause de la honte qui entacherait sa famille. Grâce à tout le baratin sur les stigmates laissés par l'illégitimité, abandonner des enfants non désirés

était devenu facile. Sans ça, je n'aurais jamais pu réussir mon coup.

Pourquoi est-ce que j'avais choisi cet orphelinat en particulier ? Parce que je ne voulais pas qu'on retrouve la petite. Il était situé dans le Connemara, région qui avait une génération de retard sur Dublin. Voir dix membres de la même famille vivoter sur quelques pauvres arpents de terre dans une maison au toit de tôle et au sol en terre battue, sans électricité ni eau courante, ni *a fortiori* de télé pour regarder les infos n'était pas fait courant, mais pas si rare non plus. Là-bas, on parlait autant irlandais qu'anglais, sinon plus, et les infos nationales n'étaient pas bien diffusées. D'accord, c'est un peu facile : le Connemara, c'est quand même pas la jungle amazonienne. Les gens entendraient des échos, des rumeurs. C'est vrai, quoi, une gosse de flic enlevée, c'est pas de la gnognotte. Mais encore une fois, dans un tel marasme généralisé, il ne s'agissait que d'une petite fille née dans un monde où elle n'était pas la bienvenue, abandonnée sur les marches d'un foyer en pleine nuit, sans certificat de naissance. Je savais que l'Église avait fait de l'accueil des bébés un véritable filon. Je connaissais bien le système : accueillir cette gosse était parfaitement dans ses cordes.

Après ça, j'ai oublié la môme un certain temps. Puis, les années suivantes, je suis venu de temps en

temps passer une semaine dans une petite maison que je louais dans un village des environs. J'ai fini par connaître deux bonnes sœurs de vue. Pendant les mois d'été, les gosses cultivaient les terres du couvent, elles y faisaient pousser des légumes ou des trucs de ce genre. Comme elles vendaient leurs produits au public, j'étais devenu client et, peu à peu, j'ai commencé à en reconnaître quelques-unes. L'une d'elles se détachait du lot. D'après mes calculs, elle avait à peine six ans et une tache de vin juste au-dessous du coude. Pour être capable de l'identifier ultérieurement, j'avais bien regardé le bébé, la nuit où je l'avais emmené. Mais ce n'est pas ça qui la détachait du lot. Elle avait un truc qui était devenu comme une seconde tache de naissance, une petite marque au coin de l'œil, laissée par la colle à tapisserie. La marque était minuscule, étrange mais non sans attrait, et elle semblait indélébile. Les bonnes sœurs ne l'avaient pas soignée et la brûlure avait laissé une cicatrice.

Un jour, je me suis pointé en tenue de randonneur, comme si j'étais venu passer mes vacances dans le coin. Je complimente la bonne sœur sur le décor, j'admire les rangées de légumes méticuleusement désherbées, quand la gamine s'amène avec un panier de carottes qu'elle vient juste d'arracher. Elle le vide dans une charrette et se tourne vers la religieuse :

– Ma sœur, je pourrais en donner une à Jack ?

Sous le sourire virginal de la sœur, la petite donne une carotte à l'âne en disant :

– C'est bien, Jack. T'es un bon garçon.

Pour éviter qu'on remarque l'attention que je lui porte, je demande leurs noms à deux autres mômes.

– Gemma Small et Rebecca Donagher.

– Et toi, comment tu t'appelles ?

Avant de répondre et comme l'ont fait les autres, elle interroge la sœur du regard.

– Elle, c'est notre Lucille, fait la religieuse. Pas vrai, Lucille ?

– C'est un joli prénom... Et ton nom de famille ?

– Kells, a-t-elle fait timidement. Lucille Kells.

Maintenant que je connaissais le nom qu'elles lui avaient donné, j'avais tout loisir de laisser passer le temps et de voir venir.

Quatorze années se sont écoulées avant que j'entreprenne de la retrouver. À ce moment-là, je ne savais plus où orienter mes recherches.

L'univers des orphelinats est un monde assez opaque, y repérer des gosses n'est pas une sinécure. Je pouvais forcer l'entrée du bureau du ministère de la Santé et faire défiler les listes informatisées jusqu'à ce que son nom arrive. Mais elle avait peut-être été adoptée. Je pouvais pirater les programmes de l'Église, consulter les listes des naissances, mariages

et décès, de nos jours tout est sur ordinateur. Ou bien, je pouvais engager un privé, j'en connais quelques bons, des gars capables de vous fournir n'importe quelle info. On pourrait aussi retrouver sa trace grâce aux cartes de crédit, aux permis de conduire, aux cartes de santé ou de fidélité. Une pléthore de possibilités à exploiter.

À ma place, pendant toutes ces années, beaucoup auraient gardé des liens plus étroits avec l'enfant : par exemple, ils l'auraient suivie le jour où elle quittait l'orphelinat, avant de tenter de faire sa connaissance en lui rendant service, et au cas où elle se serait dirigée vers Clonkeelin, ils lui auraient filé le train. Les options ne manquaient pas. Mais très peu pour moi. C'est vrai, pourquoi un parfait inconnu se serait-il donné tant de mal ? Pourquoi prendre le risque de se faire repérer par les flics en étant le premier à l'aider à sa sortie du foyer, et essayer toutes sortes de soupçons ensuite, au fil des décès dans sa soi-disant famille biologique, les Donavan ? Comprenez-moi bien : en prouvant mon intérêt pour Lucille, on établirait automatiquement un lien entre elle et moi. Putain, surtout pas. Je suis beaucoup trop prudent pour ça. Comment vous croyez que je me suis garé des flics toutes ces années ? Pour le monde, je ne connaissais pas Lucille et elle ne me connaissait pas. Et ce n'était pas près de changer.

Et donc, Lucille avait à peine vingt ans lorsque je me suis mis à sa recherche. J'avais eu les deux jambes brisées dans un accident de voiture et, vu que la gauche avait déjà été cassée quand j'étais petit (les Frères m'avaient balancé par la fenêtre du premier étage) et jamais soignée correctement, la seconde fracture l'avait complètement bousillée. Ce qui m'avait laissé avec une densité osseuse de vingt-huit pour cent à partir des hanches, et un squelette bourré de vis, écrous, plaques... Une vraie quincaillerie. Sans oublier deux années à marcher avec des béquilles et une claudication plus marquée que jamais.

Toute manière, j'avais compris depuis un bout de temps – et ça s'était confirmé plus tard, grâce à des copains de classe – que les religieux, les *Crux Brigades* ou les *Christian Brothers*¹ qui m'avaient élevé, en tout cas certains, avaient trouvé un système pour donner un nom aux enfants abandonnés. J'avais fait la connaissance d'un gars nommé Brag qui avait découvert que son vrai nom était Brown. Il venait

1. Communauté catholique d'évangélisation et d'enseignement fondée par Edmund Rice en 1802, active en Irlande et dans le monde entier. Sa réputation a été gravement entachée par de nombreux scandales de maltraitance et d'abus sexuels chroniques. La communauté a publié ses excuses publiques dans la presse irlandaise en 1998, puis proposé des dédommagements aux victimes pour les terribles sévices qu'elles avaient dû subir.

d'Athenry, une ville du comté de Galway. Ils avaient utilisé les deux premières lettres de son vrai nom, puis ajouté un « a » pour Athenry et un « g » pour Galway, ce qui donnait « Brag », un nom facile à déchiffrer. Dock : « d » et « o », les deux premières lettres de mon vrai nom, Donavan, puis « c », pour Clonkeelin, et « k » pour Kildare. Voilà comment on était arrivé à Dock. J'ai rencontré un autre gars qui n'avait pas réussi à retrouver son véritable nom. Je le connaissais sous celui de Tom Crew. Je lui ai dit que son vrai nom commençait par « cr », qu'il devait venir d'une ville commençant par un « e », dans un comté dont la première lettre devait être un « w » : Waterford, Wexford, un truc comme ça. C'est comme ça qu'ils vous ont, les saligauds, voyez-vous, ils vous obligent à cavalier et à acheter des cartes pour deviner vos origines. Un autre gars s'appelait Lord. Lui, je crois pas qu'il avait beaucoup de chances de trouver car, comme Kells, Lord est un nom à connotation religieuse. Puisque les bonnes sœurs ne savaient pas d'où venait Lucille, elles lui ont déniché un nom dans leurs prières, ou une connerie dans le genre. Contrairement à ceux dont l'origine était connue, les bébés anonymes et abandonnés sans papiers, se voyaient attribuer des noms à connotation religieuse. C'est ma théorie. Les sœurs l'ont sans doute appelée Kells en référence à un livre du

IX^e siècle écrit par un moine quelconque. Le Livre de Kells¹.

Kells est aussi un nom assez rare. Dans les annuaires du pays, on en trouve à peine quelques douzaines. Parmi ceux qui portaient ce patronyme, combien s'appelleraient Lucille ? Même chose pour Dock, ce n'est pas non plus un nom très commun. Téléphonnez aux renseignements et demandez-leur s'ils connaissent un Robert Dock – vous aurez plus de succès avec Robert Murphy. Pour vous dire la vérité, l'idée m'est venue avant que je commence mes recherches, en voyant tous ces mômes avec leur portable collé à l'oreille. Je me suis dit que Lucille était sortie de l'orphelinat et avait dû s'installer dans la ville la plus proche. J'ai donc appelé les renseignements de Galway. Rien, pas de Lucille Kells dans leurs listes d'abonnés. Je leur ai demandé d'essayer Dublin, les jeunes ont l'habitude de se regrouper dans la capitale. Bingo, bien visé, il y avait bien une Lucille Kells à Dublin. J'avais son numéro. Mais rien de plus.

J'ai tenté le coup.

– Allô ? Lucille Kells ?

1. Également connu sous le nom d'Évangélaire de Saint Colom-ban, ce manuscrit orné d'extraordinaires enluminures celtiques fut longtemps conservé à Kells, avant d'intégrer la bibliothèque de Trinity College, à Dublin.

– *Oui ?*

Je lui ai servi un paquet de conneries. Pour faire court, ça donnait :

– On m’a demandé de vous remettre une lettre, elle vient du Connemara. La compagnie Cellphone m’a donné votre numéro, mais pas votre adresse.

– *2, Primrose Avenue, Dublin 4.*

– Merci.

La voie la plus facile étant souvent la plus sûre, j’ai fait un tour du côté de Primrose Avenue pour m’assurer qu’il s’agissait bien de la bonne personne. Pas de doute. Le gros pull qu’elle portait dissimulait la tache de vin qu’elle avait au bras, mais c’était bien elle, jusqu’à sa petite marque rouge sur l’œil. Bizarrement, je l’ai rarement vue bras nus, cette fille a l’air de porter des manches longues en permanence. Sa tache la gêne, je suppose.

Par la suite, je l’ai suivie et j’ai découvert qu’elle travaillait dans un café et vivait en coloc avec une certaine Gemma Small, une des filles de l’orphelinat. J’ai aussi réussi à repérer certaines de leurs habitudes.

La seule chose que j’avais à faire était de lui apprendre qu’elle était la fille d’Anne Donovan. Et la seule façon de le lui faire savoir, c’était de lui donner son extrait de naissance. Le problème, c’est que je ne

pouvais pas le lui envoyer comme ça, il fallait que ça ait l'air authentique.

Je me rappelais comment certains gosses avec qui j'avais été élevé avaient été traités en quittant le foyer. Parfois, on leur révélait leur identité, en général en leur donnant des lettres qui leur avaient été envoyées par la famille et qu'on leur avait cachées. Il y a tellement d'histoires qu'il me faudrait des plombs pour tout vous raconter. Pour des raisons qui leur appartiennent, les curés ne nous traitaient pas tous de la même manière. Certains gosses apprenaient des choses sur leurs origines, la plupart n'en savaient jamais rien. L'important était donc d'agir de façon plausible et de faire passer l'info à Lucille. Je suis retourné à l'orphelinat où je l'avais abandonnée et comme ça, l'air de rien, j'ai demandé des nouvelles de la bonne sœur que j'avais vue avec la gamine.

– Oh, elle est partie à tel endroit, m'a-t-on répondu.

– Ah bon ? Et Sœur... j'aimais bien bavarder avec elle... comment elle s'appelait, déjà ?

– Sœur Joseph ?

– Ouais.

Ouais mon cul, oui.

– Oh, notre chère Sœur Joseph est décédée il y a cinq mois de cela.

Nickel. Il me suffisait de poster le certificat à Lucille en expliquant que c'était Sister Joe qui m'avait demandé de le lui faire suivre. Ce n'était pas la première fois que ça arrivait. Et Joe était partie trop loin pour pouvoir me traiter de menteur.